

La Commune

Aubervilliers

Centre dramatique national

Héritage

écriture et mise en scène **Cédric Eeckhout**

avec **Cédric Eeckhout, Jo Libertiaux** et **Pauline Sikirdji**

DU 12 AU 14 MARS 2025

Du mercredi au vendredi à 20h

Durée : 1h30

Contact presse : Myra
Célestine André-Dominé celestine@myra.fr
Yannick Dufour yannick@myra.fr
+33 (0)1 40 33 79 13

générique

écriture et mise en scène **Cédric Eeckhout**
avec **Cédric Eeckhout, Jo Libertiaux** et **Pauline Sikirdji**

assistante et collaboratrice **Eulalie Roux**
dramaturgie **Nils Haarmann**
scénographie et costumes **Bastien Poncelet**
perruques et coiffures **Édith Carpentier**
régie générale **Olivier Arnoldy**
création lumière **Antoine Fiori**
régie lumière **Mehdi Igoud**
régie son **Benjamin Devillers**
travail vidéo **Coralie Denooz**
construction des décors **Ateliers du Théâtre de Liège**
confection des costumes **Ateliers du Théâtre de Liège**

production Théâtre de Liège, DC&J Création
coproduction Théâtre Varia, Théâtre les Tanneurs, Théâtre Dijon Bourgogne CDN
et Les Théâtres de la Ville de Luxembourg
soutien Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique, Inver Tax Shelter

création en octobre 2023 au Théâtre de Liège

autour du spectacle

Projection

Film documentaire *Jo* de Cédric Eeckhout

lundi 10 mars 2025 à 20h

au Centre Wallonie-Bruxelles / Paris

Image : **Jérémy Cuvillier, Federico D'Ambrosio**

Son : **Sarah Gouret, Pascal Zander**

Montage : **Sophie Vercruysse**

Production : **Wrong Men avec le Théâtre national Wallonie-Bruxelles**

2022 – Belgique – 54 minutes

Georgette Libertiaux, « Jo » comme elle préfère s'entendre appeler, est coiffeuse à la retraite et vit à Namur avec Simon, son mari depuis 25 ans, aujourd'hui atteint de la maladie d'Alzheimer. Indépendante, combative et aventurière, elle a récemment accepté de suivre son plus jeune fils Cédric dans un projet de théâtre sur l'Europe et la famille. Un projet dont la préparation demande qu'elle voyage dans différentes villes européennes. Bien que cela demande une certaine organisation, Jo assume et fonce.

« Jo » est le portrait d'une femme de 74 ans qui, quoiqu'il arrive, avance, et choisit toujours de rester du côté lumineux de la vie.

* 46, rue Quincampoix – 75004 Paris

résumé

Que restera-t-il de toi, que restera-t-il de nous ?

À cheval entre récit d'histoire, mémoire et hommage, Cédric Eeckhout convoque en personne sur scène Jo Libertiaux, sa mère, née en 1945. Libre et indépendante, Jo s'est construite seule dans un monde d'hommes.

Cédric la voit comme une combattante, une héroïne, son idole. Portée par l'amour de l'existence, Jo se raconte. Cédric, lui, romance et joue sa vie, où sont abordées émancipation féminine, histoire sociale et politique. Leurs voix sont celles d'une femme divorcée, mère de quatre fils qu'elle a élevés tout en travaillant comme coiffeuse, et qui, une fois retraitée, devient comédienne, et celle de son fils acteur, qui s'identifie comme queer et interroge héritage et machisme.

Entrelaçant intime, émotion et humour, le spectacle ausculte la transmission d'une génération à une autre dans une époque qui semble en crise permanente. Mais dans les interstices de la grande histoire s'élèvent des voix fraîches, naïves, des voix mineures ou minorisées, comme celles d'une mère et de son fils.



©Bea Borgers

biographies

Cédric Eeckhout

Acteur et performeur, formé en Belgique, il travaille depuis 2002 sur la plupart des scènes de Belgique et d'Europe avec différents metteurs en scènes et compagnies belges et étrangers. Au niveau européen, il a tourné avec **Hansel et Gretel** d'Anne-Cécile van Dalem (Das Fräulein (Kompanie)), **Rausch** d'Anouk Van Dijk et Falk Richter (Schauspielhaus de Düsseldorf (2012) (Avignon 2013) + tournée en Europe), deuxième collaboration avec Falk Richter après la création en 2011 de **Play Loud**, Théâtre National de Belgique, **Les enfants du soleil** de M. Gorki mise en scène de Mikael Serre (Vidy Lausanne, Comédie de Reims, Théâtre Montfort à Paris,...), **Do you still love me**, mise en scène de Sanja Mitrovic (**Stand up tall**, création Reims Scènes d'Europe 2015, tournée France-Belgique-Hollande-Allemagne 2015/2016), **Game of You** (ontroerend goed, Europe-Canada 2014-2015-2016-2017-2021), **La Mouette** de Tchekhov, mise en scène de Thomas Ostermeier (Vidy Lausanne, Odéon Théâtre de L'Europe, tournée en France et en Europe 2016-2017), **Ithaque** d'après Homer, mise en scène Chris Jatahy (Odeon, 104, tournée en Europe 2018), **Retour à Reims** d'après D. Eribon, mise en scène T. Ostermeier (Théâtre de la ville, tournée en France et en Europe, 2019-2020), **Ombre Vorace** de Mariano Pensotti (Avignon IN 2024 et tournée). Il a également fait partie du spectacle de danse **Fear and desire** (Gaia Saitta et Julie Stanzac, **If human**) créé au festival Equilibrio de Rome en 2013, tournée Belgique-Italie 2013-2014-2015- 2016-2017 et a participé au projet Thierry Salmon École des maîtres 2005/direction Rodrigo Garcia.

En 2017, il a écrit, joué et mis en scène, accompagné de sa vraie mère (coiffeuse à la retraite), **From here I will build everything**, une forme courte de 25 minutes sur sa situation familiale et privée en miroir à la construction de l'Europe et sa crise actuelle. Cette forme a été créée dans le cadre du festival XS au théâtre national de Belgique, puis présentée au FIND (Schaubühne Berlin) ainsi qu'au festival Nest de Thionville. Cédric Eeckhout a créé la

version longue de ce projet, **The Quest**, lors de la saison 2020/2021 du Théâtre National de Belgique, et en tournée en Europe.

En octobre 2023, il crée **Héritage**, toujours avec sa mère, mais cette fois-ci comme protagoniste et personnage principal. Dans ce spectacle, Jo se raconte, aidée de Cédric et de la chanteuse lyrique Pauline Sikirdji. Après Bruxelles, Luxembourg, et une sélection au théâtre des Doms à Avignon lors de l'édition 2024, ainsi qu'au festival Find de la schaubühne 2025, **Héritage** est toujours en tournée. Au cinéma, il a travaillé avec Joachim Lafosse (**Ça rend heureux**, **Tribu**), Rithy Panh (**Un barrage contre le pacifique**), Laurent Tirard (**Le petit Nicolas**), Edouard Deluc (**Gaughin**), Thomas Vinterberg (**Kursk**), Martine Doyen (**No fun**)... Il a également réalisé un documentaire sur le travail et la vie de sa mère durant la préparation du spectacle **The Quest**, le film documentaire **JO**, sorti en juin 2022.

Lauréat du Prix de l'Union des artistes belges 2001, il a été nommé au prix du théâtre belge 2005 en tant que meilleur espoir masculin pour **La Mouette** (Tchekhov), mise en scène de Xavier Lukomski, et **Hot house** (Pinter), et a reçu de nombreux autres prix dans divers festivals internationaux de court-métrages. Il a également participé à l'écriture de divers projets théâtraux et cinématographiques.

Jo Libertiaux

Jo Libertiaux est coiffeuse et a exercé son métier pendant 53 ans. Bien qu'aujourd'hui à la retraite, elle continue sa passion à domicile avec quelques clientes qui lui sont restées fidèles. Veuve depuis 2020 de Simon Vloebergh, qui fut son mari pendant 28 années, Jo Libertiaux est la maman de quatre garçons, nés d'un premier mariage, dont Cédric Eeckhout est le plus jeune. Elle est également l'heureuse grand-mère de 5 garçons et une fille. **Héritage** est sa seconde expérience sur un plateau de théâtre, après **The Quest**, où elle collaborait déjà avec son fils. À presque 80 ans, on peut dire maintenant qu'elle s'est découvert une seconde passion, et un nouveau travail : celui d'actrice !

Pauline Sikirdji

Pauline Sikirdji est une mezzo-soprano française formée au CNSM / Conservatoire National Supérieur de Paris et à l'École du Théâtre National de Chaillot. Elle se déploie au Théâtre et à l'Opéra aux côtés des metteurs en scène Arthur Nauzyciel, Olivier Py, Grzegorz Jarzyna, Ted Huffman, Marc Lainé... On a pu l'entendre sur les scènes du Festival d'Aix en Provence, d'Angers-Nantes Opéra, de l'Opéra de Rennes, de l'Opéra de Nancy, du Festival de Ljubljana, de l'Opéra de San Francisco... Elle collabore pendant plusieurs années avec le metteur en scène Mathieu Bauer, dont les spectacles tournent dans de nombreux théâtres nationaux. Très investie aussi dans la musique contemporaine, elle crée récemment **(f)riou(l), un opéra maritime** de Benjamin Dupé avec la compagnie Comme je l'entends pour le Festival de Marseille, ainsi que **Le Chant de la Terre** de Laurent Cuniot avec l'Ensemble Tm+ au Printemps des Arts de Monte-Carlo.

Eulalie Roux

Née en 1995, Eulalie suit d'abord des études de lettres en Classe Préparatoire aux Grandes Écoles, puis à l'Université d'Avignon. En parallèle, elle est élève en Art Dramatique dans plusieurs conservatoires régionaux (Metz, Nancy et Avignon) et travaille notamment à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, Centre National des Écritures du Spectacle et à la Comédie de Caen - CDN de Normandie, à l'accueil et aux relations avec les publics. En 2020, elle obtient son Master Mise en scène et dramaturgies en Europe à l'Université de Lorraine : elle finalise son cursus en écrivant un mémoire sur l'utilisation du témoignage dans la création théâtrale. Depuis 2020, elle travaille en tant que dramaturge et assistante de mise en scène : elle collabore actuellement avec la compagnie française Pardès Rimonim (**La Généalogie du mensonge, Ophélie (quantité négligeable), Tu comprendras quand tu seras grand, Sourire est une bataille**), le metteur en scène belge Cédric Eeckhout (**The Quest, Héritage**) et l'autrice québécoise Alice Tixidre (**Cratères**). Depuis 2024, elle anime ponctuellement des ateliers d'écritures poétiques, notamment à la Maison des Écritures de La Rochelle ou au Lieu Unique, Scène nationale de Nantes.

entretien avec Cédric Eeckhout

réalisé par le dramaturge Simon Vandembulke, dans le cadre de la création de la pièce au Théâtre de Liège.

Dans votre première création *The Quest*, où vous abordiez conjointement la construction européenne et la construction familiale, votre mère Jo Libertiaux était déjà – sans prendre toute l'importance qu'elle revêt dans *Héritage* – présente au plateau. Quels liens unissent les deux spectacles ?

Avec *The Quest*, j'avais avant tout le désir de faire un spectacle « pop ». Je suis un enfant des années 80, fort influencé par les mouvements du pop art, avec des figures centrales comme celle d'Andy Warhol. J'ai toujours aimé ce qui se racontait à travers ces œuvres. J'avais envie de jouer avec ces figures – de manière parfois un peu grossière – pour parler politique et famille.

J'ai eu alors l'idée d'amener ma mère sur le plateau, non pas pour jouer ma mère, mais plus pour jouer la figure maternelle, pour jouer une mère. Une prolongation de mon personnage, parce que je n'étais pas vraiment Cédric, j'étais Cédric qui se la jouait chevalier, Cédric qui allait défendre l'Europe dans les pays nationalistes. Dans le spectacle, tout était faux et tout était vrai, d'une certaine manière. Tout partait de la vérité, mais tout était « popifié ». Je voulais jouer avec des personnifications, la personnification du chevalier, celle de la mère, etc.

Pourtant parmi toutes ces choses, il y avait une vérité : celle de la réconciliation de mes parents. Nous partions donc de cette histoire, et j'ai eu l'idée de jouer l'annonce de son divorce. Ma mère ne nous a jamais réellement parlé du divorce, et je voulais jouer cette scène. J'invitais trois spectateurs pour jouer mes frères – nous sommes quatre frères à la maison –, et elle nous annonçait qu'elle allait divorcer.

Lors d'une représentation, elle s'est arrêtée en plein milieu, touchée par l'émotion, disant que c'était trop dur de rejouer la scène, qu'elle ne pouvait pas. On a discuté sur scène, elle a pris son temps, puis elle a repris. J'ai trouvé ce moment très fort – et je n'étais pas le seul. Ça touchait tellement à la vérité... C'est à ce moment que je me suis dit : « Ah, elle est capable de ça ! » On sait parfois comme il est difficile de faire jouer une amatrice, d'autant plus quand il s'agit de ta mère (Il rit).

Je savais au fond de moi que je voulais aller plus loin que dans *The Quest*, mais je devais apprendre à travailler avec elle, je devais apprendre à construire un spectacle avec une amatrice, je devais savoir si j'étais prêt, si j'étais moi-même capable de le faire. *The Quest* m'a appris ces choses-là. Et cette scène m'a donné l'envie de réaliser un spectacle plus intime, sans artifices, sans armures. Et puis je me suis dit que je pouvais faire quelque chose de politique sans devoir forcément l'appuyer aussi.

C'est le grand moment de pensée entre le premier et le second spectacle. Une certaine idée d'épurement. Et je lui ai alors demandé si elle avait envie de raconter sa vie. D'être au plus proche d'elle-même. Et je l'accompagnerais.

Pour quelles raisons il vous est apparu important de raconter cette vie ? Une vie plutôt simple ?

J'avais l'intuition qu'on ne parlait pas assez de ce genre de femmes. Je voulais montrer cette simplicité et cette force. Les mettre à l'honneur. Ma mère ne s'est jamais trop sentie concernée par la politique ou plus précisément par les mouvements féministes. Pourtant, de par la manière dont elle a construit sa vie, avec des choix importants pour l'époque, c'est-à-dire en quittant mon père et la maison avec ses quatre enfants, elle a participé aux changements de mentalités. Elle prenait son émancipation par rapport à un monde d'hommes. Elle montrait une voie différente.

Souvent, dans le théâtre documentaire, le politique est directement présent, il est déjà là. Je trouve ça important que ces œuvres existent, mais je voulais faire autre chose. Je voulais montrer une vie

banale, qui a presque tout. C'est pour cette raison aussi que j'ai voulu éviter les conflits. Je ne voulais pas de confrontation, mais plutôt amener une certaine douceur.

Puis, je voulais également faire des ponts entre les générations. Donner à voir les différences entre les époques. Évoquer des réalités qui sont totalement différentes entre hier et aujourd'hui. Je pense souvent aux jeunes générations qui conspuent les anciennes – notamment sur les questions climatiques –, et je voulais leur faire voir cette génération, leur montrer qu'une mère au foyer qui voulait une maison quatre façades n'était pas pour autant un monstre d'égoïsme. Son « égoïsme » a surtout fait émerger d'autres modes de pensée, il a contribué à la reconnaissance de toutes les femmes, de tout type de femme. Même si elle a voulu changer de classe sociale, ma mère est toujours restée la même. Ma mère, c'était cette fausse blonde en mini-jupe et talons aiguilles qui voulait mettre ses enfants dans une école catholique et bourgeoise. Rien ne l'a empêchée d'être ce qu'elle avait envie d'être. On pouvait la traiter de « pute », elle s'en foutait, elle faisait sa vie. Et ça, c'est un acte politique qui m'intéresse.

Votre mère prend une place au plateau beaucoup plus importante que dans votre dernier spectacle, mais quelle était sa place dans le processus de création ?

Elle a toujours été présente. Dès qu'elle a accepté de participer, je lui ai offert des tas de livres autour des mères, autour de la mère. Je lui ai offert Édouard Louis, Annie Ernaux, Didier Eribon. Elle les lisait, puis elle me faisait des retours, on en discutait ensemble... C'était déjà une manière de construire ensemble le spectacle.

Ensuite avec Nils Haarmann, mon dramaturge, et Eulalie Roux, mon assistante et collaboratrice, nous avons élaboré un questionnaire de 168 questions auquel elle a répondu en 10 mois. Le questionnaire était fragmenté par décennie. On y retrouvait des questions assez simples comme « Quelle est ta chanson préférée et pourquoi ? » ; « Quel est ton film préféré et pourquoi ? », mais aussi des questions plus complexes comme : « Qu'est-ce qu'était la famille et pourquoi ? » ; « Quand t'es-tu sentie le plus femme et pourquoi ? », à chaque fois rapportées à une décennie particulière (de 46 à 55, de 56 à 65, etc.).

Grâce à ses réponses, nous avons pu donner une première esquisse au spectacle. Nous avons



©Bea Borgers

pu dégager ce qui nous semblait le plus intéressant, ce qui la touchait le plus, ce qui la portait. C'est grâce à ces questions que nous avons par exemple pu extraire une thématique qui parcourt tout le spectacle : l'opposition entre patriarcat et matriarcat, les rapports hommes-femmes.

À partir de ces questions, je ne voulais pas écrire trop vite – comme cela avait été le cas avec *The Quest* –, parce que je ne voulais pas enfermer ma mère dans une structure.

Il est donc plutôt question d'écriture de plateau ?

C'était surtout une écriture de maison ! C'est dans sa maison que nous discutons de ce dont nous avons besoin. Beaucoup d'idées ont émergé, mais j'avais l'impression de tomber dans l'artifice – ce que je cherchais à éviter. On enlevait, on élaguait, et à la fin, il restait surtout les images. Ma mère filmait beaucoup, elle collectionnait beaucoup, et toutes ces images ont été un terreau fertile pour le spectacle. Cela correspondait aussi à une époque et permettait de tracer une ligne du temps. D'abord la photographie, puis le Super 8, puis la vidéo numérique, et enfin les messages vocaux qu'elle utilise beaucoup aujourd'hui. C'était aussi une manière de voir comment la famille s'inscrit dans ces modes de communication.

Mais pour revenir à la question, c'est quand nous sommes arrivés chez elle que nous avons réellement commencé l'élaboration du spectacle. Nous l'enregistrons, nous la filmions, nous lui demandions de partager ces souvenirs de maisons, nous discutons des cuisines dans lesquelles elle avait vécu. La cuisine a toujours été un lieu important pour ma mère : elle aime bien cuisiner, elle aime recevoir. Parler de ce lieu permettait de toucher à l'intime, de libérer sa parole, pour finalement s'en éloigner...

À partir de toutes ces conversations, nous avons voulu construire avec Nils un récit, même si nous n'avions pas de conflit. Nous savions qu'il y en avait un au niveau du divorce, mais je l'avais déjà abordé dans *The Quest*. Pourtant, nous y sommes quand même arrivés ; je me suis d'ailleurs rendu compte de l'importance de l'époque sur ce choix.

Elle me répétait toujours : « Je me suis retrouvée victime de mes choix de liberté. » Elle a refusé de participer à un système. Elle aurait pu se taire, rester avec mon père, mais elle ne l'a pas fait !

Il y a un côté très paradoxal chez votre mère. Elle décide de divorcer, à une époque où c'était sûrement plus compliqué qu'aujourd'hui, de refuser les lois d'une époque en quelque sorte, mais de l'autre côté elle accepte pleinement cette époque, elle l'apprécie d'ailleurs. On ressent une sorte de fatalité joyeuse chez elle...

J'ai beaucoup discuté avec Nils à ce sujet. C'était tellement fort pour lui d'avoir une femme sur scène qui dit que si son père trompait sa mère, c'était sans doute un peu de la faute des femmes... On écoute ça aujourd'hui, et on se demande comment elle ose le dire sur un plateau... Et en même temps, on ne peut s'empêcher de la comprendre, parce que c'est lié à une autre éducation, à un autre mode de pensée...

Alors oui, ce paradoxe était très important. Pourtant, même si elle acceptait beaucoup, il y a eu des moments dans sa vie où elle n'arrivait pas à s'adapter complètement, notamment à l'Église. On la regardait, on l'épiait... Quelle violence quand on y repense ! Et pourtant, elle s'en foutait royalement... C'est ça que nous voulions garder ! Je voulais aborder sa façon paradoxale d'être au monde, tout en restant léger.

L'histoire de Jo est aussi l'histoire d'une époque. Était-ce une volonté dès de le départ ou était-il simplement impossible de dissocier les deux ? Comme les deux facettes d'une seule et même chose ?

Il y a un renversement avec *The Quest*, où je parlais de l'Europe pour parler de nos vies. Je parlais du grand pour arriver au petit. Avec *Héritage*, je fais le voyage inverse en quelque sorte, je pars de la vie de ma mère pour raconter la vie d'une époque. C'est aussi pour cela que je ne voulais pas forcer l'écriture, comme j'ai pu le faire avec *The Quest*. D'ailleurs, j'avais beaucoup de mal au début avec mes questions sur Mai 68. Pourtant, mon frère est né en 68, et je me suis réellement posé des questions sur les rapports qu'elle entretenait avec les mouvements sociaux ; justement parce qu'elle

n'était pas du tout politisée.

Néanmoins, je me suis vite rendu compte que le plus important était qu'elle parle d'elle, de sa vie, de sa volonté d'avoir simplement des enfants et une maison, pas de changer le monde.

Paradoxalement pourtant, en refusant de manifester, de s'engager politiquement, elle fait quand même avancer l'Histoire. Parce qu'elle permet d'avoir un regard différent sur les choses.

Les parents de Pauline Sikirdji, qui nous accompagne musicalement au plateau, sont venus voir le spectacle. Ce sont des soixante-huitards, abonnés à *L'Humanité*... ils ont une manière totalement différente de penser. C'était amusant de les voir discuter avec ma mère, de les confronter à d'autres mondes. Ils jugeaient des personnes comme ma mère à l'époque, mais maintenant ils comprennent sa volonté. C'est en partant de sa vie qu'on a pu aborder des choses plus grandes, interroger les mouvements sociaux, les rapports entre hommes et femmes.

Tout s'est dessiné autour de ce qu'elle nous racontait. Elle a voulu des choses qui étaient liées à une certaine époque. Elle pouvait être soit sténodactylo soit coiffeuse – et c'est tout. Alors elle a choisi coiffeuse, et elle était contente...

On revient à cette fatalité joyeuse face à l'époque...

Oui, exactement. Elle a toujours fait avec la société de son temps. Quand nous ressortons, pour les besoins du spectacle, tous les objets qui ont accompagné sa vie, ce sont réellement des objets qui lui ont appartenu.

On revient alors à l'époque, avec ce rapport à l'accumulation. Sa maison déborde d'objets, ce besoin d'en avoir autant... C'est en totale opposition avec notre société, où on essaye de penser la sobriété.

Les objets sont aussi les témoins d'une époque. Quand elle parle de sa machine à laver, quand elle dit, je la cite : « Ça a changé ma vie ! », ça nous paraît dingue aujourd'hui, parce que nous sommes pour beaucoup nés après l'arrivée de la machine à laver, mais ça dit tellement sur l'époque ! Ils ont



©Bea Borgers

vécu une époque hyper-impressionnante quand on y pense. Ils ont vu débarquer tellement de choses qui ont bouleversé leur quotidien... Ils ont pu tout se permettre... Et nous, aujourd'hui, on doit réduire, réduire... Ils ont eu beaucoup de chance de vivre ce qu'ils ont vécu d'une certaine manière, et je pense qu'ils s'en rendent bien compte aujourd'hui... Mais encore une fois, toutes ces réflexions ont été amenées par sa vie – intime et personnelle.

Héritage devient alors aussi la tentative d'une compréhension mutuelle entre plusieurs générations ?

Édouard Louis dit très justement qu'on a besoin d'une véritable analyse pour comprendre comment une société influe sur nos vies, nous amène à penser d'une certaine manière... Ce serait plus facile de faire un spectacle sur les parents de Pauline, qui se sont engagés, mais il y en a déjà tellement. Alors, oui, continuons à parler de ces gens ! Mais parlons aussi des autres, parlons de l'autre face de l'époque... Créons des liens !

Cela nous ramène à la question de l'héritage, qui donne le titre au spectacle. Pourquoi ce choix ?

Le titre m'est apparu dès le début. Parce que je monte le projet, et donc je regarde ma mère depuis mon propre point de vue. Je raconte la vie de ma mère également pour raconter ce que j'ai reçu en héritage. Dans ma démarche, je voulais raconter la vie d'une femme pour voir comment elle avait impacté la vie d'un homme.

J'ai regardé un documentaire sur le féminisme, il y a quelque temps, qui m'a marqué, qui m'a aidé à construire ce projet, qui m'a donné confiance. Dans ce documentaire, une femme – une féministe des années 70 – parlait de l'espoir qu'elle portait dans les nouvelles générations, ces générations qui ont été élevées par des femmes et qui ne reproduisent plus les modèles d'avant. Je ne suis pas forcément d'accord avec ce qu'elle dit ; une femme peut très bien reproduire le système patriarcal. Ma mère aurait pu tout autant le faire, mais elle ne l'a pas fait. Je l'ai vue lutter contre des hommes, et j'ai très vite compris qu'il y avait tout un système à combattre.

C'est ce qui m'intéresse tout particulièrement : l'héritage dans la cellule familiale. Nous pouvons hériter de bien des manières, de la société notamment, mais je n'ai pas les moyens pour faire de la sociologie pure, pour voir comment la société peut contraindre. Alors, je me décale, j'essaie d'interroger comment la famille peut radicalement nous transformer quand des choix forts sont faits.

Dans le spectacle, les noms et prénoms des autres membres de la famille ne sont jamais mentionnés. Est-ce pour préserver une intimité présente entre vous deux ?

Je trouvais plus juste de fonctionner ainsi. En ne les nommant pas, ils deviennent des figures. D'une certaine manière, cela aide à l'identification, et cela empêche un certain voyeurisme qui pourrait mettre mal à l'aise et virer dans le psychodrame. *Héritage* est avant tout une parole entre un fils et une mère. Lors d'une représentation à Liège, mon neveu était dans la salle et m'a demandé si son père avait reçu le même héritage de notre mère que moi. C'est évident que non. Tout simplement parce que je ne l'ai pas connue aux mêmes moments. J'ai eu la chance de découvrir une femme aux moments clés de sa vie. Je suis le plus jeune des quatre garçons. Quand ma mère divorce, je n'ai que 5 ans. Cela me conditionne sans doute bien plus que mes frères. Mes frères ont vécu d'autres choses, et je ne pouvais pas parler pour eux. La relation est forcément différente en fonction des âges. Peut-être que le divorce ne les a pas autant impactés. Si je parle de Spielberg et E.T., c'est sans doute pour cette raison.

J'ai été extrêmement touché par son dernier film *The Fabelmans*, qui raconte en partie la vie de sa mère. Je comprends pourquoi j'aime autant E.T., qui est un film sur la séparation, je comprends

pourquoi j'aime autant Spielberg dont la séparation est l'une de ses thématiques récurrentes...

En parlant d'influence, Albert Cohen en était une également ?

Oui, énormément. Albert Cohen m'a permis d'écrire ma lettre, celle qui clôt le spectacle, comme une déclaration. Quand j'ai lu **Le Livre de ma mère** pour la première fois, les vingt premières pages, j'ai éclaté de rire... Je me disais : «Pauvre garçon, ta petite maman, ta petite maman... » Et à la fin, j'étais hyper ému... Je trouvais ça super touchant.

Je me suis demandé pourquoi je le jugeais comme ça. Son geste m'a touché, d'oser parler de cette manière de sa mère, depuis sa place d'homme de cette époque... J'ai trouvé qu'il fallait beaucoup d'audace pour écrire de cette manière à cette époque. Ça m'a libéré pour écrire.

À côté d'Albert Cohen, il y a surtout Annie Ernaux, qui a été une référence très importante, et qui ne m'a jamais lâché. Il y a une phrase dans l'introduction d'**Une femme**, qui a été révélatrice pour moi : « Je veux rester en deçà de la littérature... » Cette phrase a quasiment été à la base de ma mise en scène. Je voulais rester en deçà du théâtre. Cette phrase a fait beaucoup de remous, on l'a trouvée prétentieuse, provocatrice, etc. Alors que son but était simplement de parler de sa mère, d'en parler sans en faire trop, sans en faire un exercice de style. Donc si je voulais, moi, parler d'héritage, tout en rendant hommage à ma mère, il fallait que je reste dans un endroit où je ne lui imposais pas trop d'artifices. Je voulais rester avec elle dans un endroit en deçà du théâtre, je voulais qu'elle raconte sa vie de la manière dont elle l'aurait racontée hors d'une salle de spectacle. C'est pour cela que je n'ai jamais voulu trop écrire, pour préserver cette authenticité. Toutes les imperfections présentes dans le spectacle sont voulues, parce que nous voulions montrer cette authenticité. C'était très important de garder un côté un peu foireux. Je ne cherche pas à ce que tout soit millimétré, je ne veux pas que tout soit trop préparé.



©Bea Borgers

La Commune

Aubervilliers

Centre dramatique national

lacommune-aubervilliers.fr - 01 48 33 16 16
2 rue Édouard Poisson - 93300 Aubervilliers

La Commune

Frédéric Bélier Garcia, directeur

direction@lacommune-aubervilliers.fr

Contact presse : Myra

Célestine André-Dominé **celestine@myra.fr**

Yannick Dufour **yannick@myra.fr**

+33 (0)1 40 33 79 13

Contact La Commune

Guillemette Lott, directrice du pôle des publics

g.lott@lacommune-aubervilliers.fr

+33 (0)1 48 33 95 23

Clara De Amorin, chargée de communication

c.deamorin@lacommune-aubervilliers.fr